

LES PRIMATES DE PARK AVENUE

WEDNESDAY MARTIN



LE LIVRE

Wednesday Martin débarque de son Midwest natal dans l'Upper East Side, le quartier le plus huppé de Manhattan, avec son mari et ses deux enfants. Le rêve se transforme rapidement en cauchemar. Wednesday est sur le territoire des primates les plus riches de la planète. Une enclave hostile peuplée de femmes au foyer surdiplômées, glamour, mariées à des patrons de *hedge funds* et totalement dévouées à la réussite de leur progéniture. Armée d'un calepin et d'un crayon, Wednesday Martin consigne, à la manière de la célèbre primatologue Jane Goodall, les rites, les mœurs, les contradictions et les peurs de ces mères richissimes en quête obsessionnelle de perfection.

<http://www.editions-globe.com/les-primates-de-park-avenue>

L'AUTEUR

Wednesday Martin est née et a grandi dans le Michigan. Anthropologue, elle écrit pour *Harper's Bazaar*, le *Huffington Post* et le *New York Times* – dans lequel elle a fait polémique en révélant l'existence du « bonus d'épouse ».

<http://www.editions-globe.com/martin-wednesday>

Wednesday Martin

Les Primates de Park Avenue

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Morgane Saysana



11, rue de Sèvres, Paris 6^e

Pour Blossom et Daphne. Et pour toutes les mamans.

INTRODUCTION

Parmi les premiers cadeaux que j'ai reçus à la naissance de mon fils aîné figurait un album jeunesse offert par une amie de longue date, qui a deux enfants et habite toujours la petite ville du Michigan où nous avons grandi, elle et moi. Tout en souhaitant la bienvenue à mon fils, ce cadeau soulignait le fait que je résidais désormais à New York, un endroit très différent de celui où nous avons passé notre enfance. *Urban Babies Wear Black* est un livre cartonné pour enfants aux illustrations saugrenues qui énumère avec concision, à la façon d'une mini-conférence de sociologie en cinq minutes, les raisons pour lesquelles les bébés citadins sont à part : cela va de leurs habits (noirs et élégants au lieu de roses ou bleus et tout choupinoux) à ce qu'ils ingurgitent (sushis et *caffè latte* Starbucks au lieu de hot dogs et verres de lait), en passant par leurs loisirs (aller à l'opéra et à des expositions au lieu de jouer au square). Je crois que c'est à moi, et non à mon fils, que l'histoire a le plus plu en fin de compte. Lors de nos premières semaines ensemble, je la lui racontais sans arrêt. Je me suis même surprise à la lire pendant qu'il siestait.

Au bout d'un moment, j'ai percuté : l'intérêt de ce livre tenait à ce qu'il disait des *mamans* de ces bouts de chou. Ces créatures n'étaient évoquées que par touches légères, sous

forme de petits accessoires aguicheurs (des chaussures à talons par-ci, une laisse de luxe par-là), tandis qu'elles se promenaient, faisaient leur footing, sautaient dans un taxi, trimbalaient leurs bambins d'une page à l'autre, s'évertuant à élever leurs bébés selon les codes du chic urbain tout en s'y conformant elles-mêmes. Tout en lisant l'histoire à mon fils, j'étudiais dans les moindres détails les manucures et les porte-bébés en fourrure véritable. Qui étaient-elles vraiment, ces femmes glamour et très élégamment mises, affublées de bébés sophistiqués ? Que faisaient-elles dans la vie ? Et comment le faisaient-elles ?

Si j'avais envie de zoomer sur les mamans de ces bébés urbains, c'était pour en apprendre davantage sur mes pairs, ces autres mamans de Manhattan. Moi qui élevais des enfants en Occident, dans le monde industrialisé, j'avais une expérience de la maternité aux antipodes de celle des peuples que j'avais étudiés pendant des années en tant que chercheuse en sciences sociales dont les travaux s'articulaient, entre autres, autour de l'histoire et de la préhistoire évolutionnaire de la vie de famille. Les chasseurs-cueilleurs et autres fourrageurs, ayant un mode de vie similaire à celui de nos ancêtres, élèvent leur progéniture de façon communale, au sein d'un réseau social foisonnant de mères, sœurs, nièces et autres congénères de confiance capables de garder – voire d'allaiter – les nourrissons des autres comme s'il s'agissait des leurs. Ma mère a bénéficié d'un semblant de ce système lorsque mes frères et moi étions petits, dans le Michigan : elle comptait dans son voisinage une bonne dizaine d'autres femmes, mères à plein temps, autant de parentes de substitution qu'elle pouvait solliciter pour nous surveiller le temps qu'elle fasse une course ou la sieste, ou tout simplement lorsqu'elle avait désespérément besoin de voir d'autres adultes. Et pendant ce temps-là, nous, nous avions la chance de traîner avec d'autres gamins. Les jardins connectaient les maisons, les mères et les enfants en

un réseau basé sur l'altruisme réciproque : si tu m'aides, je t'aide. Si je garde un œil sur tes enfants depuis ma fenêtre aujourd'hui, tu me rendras la pareille demain. Merci pour la farine, je t'apporterai une part ou deux du gâteau une fois qu'il sera cuit.

À l'opposé du spectre, notre vie, à mon bébé new-yorkais et moi, était extrêmement privatisée, malgré notre proximité physique avec tant d'autres de nos semblables. D'ailleurs, à Manhattan, il m'arrivait même rarement ne serait-ce que d'*apercevoir* mes voisins (j'en avais pourtant des centaines), tant leurs vies étaient bien remplies... Tout ce qu'ils faisaient se passait dans des lieux clos – bureaux, appartements, écoles –, à l'abri des regards et du public. Ayant quitté mon groupe natal, vivant désormais loin de mon pays, je n'avais autour de moi aucun parent proche à qui demander de l'aide. Mes parents d'adoption (au sens large) les plus proches étaient un beau-père et une belle-mère âgés, toujours ravis de nous voir, mais pas en mesure de prêter main-forte. Et puisque, aux États-Unis, nous avions opté pour un mode de résidence néolocal – c'est-à-dire que les jeunes couples quittent leurs familles respectives pour former leur propre foyer, une fois mariés –, ils habitaient à une demi-heure de route de chez nous, de toute façon.

De plus, mon mari, comme mon père et tant d'autres pères dans le monde occidental, et en particulier à Manhattan (une ville extraordinairement chère où les actifs rapportant l'argent à la maison subissent une pression incommensurable) a repris le travail une semaine après la naissance du bébé. Pendant quelque temps, nous avons fait appel à une assistante maternelle spécialisée en néonatalité, un élément incontournable lorsqu'on a un bébé à Manhattan. Les autochtones les recrutent par bouche à oreille afin d'acquérir le genre de savoir-faire basique que nos mères ou nos grands-mères nous inculquaient autrefois à propos des nourrissons. Chaque matin, elle arrivait toute fringante

pour m'épauler et me faire réviser ce que j'avais appris lors des brefs cours de puériculture dispensés à la maternité ou quand j'avais été baby-sitter, des années plus tôt. En dehors de ces visites et de celles de quelques amies, je passais le plus clair de mon temps seule avec notre nouveau-né, et avec mes doutes quant à mon aptitude à être une bonne mère.

Il faut dire que je vivais un peu en recluse, à cette époque-là. Nous possédions un charmant petit jardin, un vrai bijou, derrière la maison, et j'aimais m'y installer avec le bébé. À part cela, je n'avais pratiquement jamais envie de sortir. Les chauffeurs de taxi kamikazes, la marée humaine trépidante, les marteaux-piqueurs et les klaxons rendaient tout à coup cette ville que je portais dans mon cœur depuis dix ans inhospitalière, voire dangereuse, pour mon fils. Une amie proche, qui avait accouché juste avant moi, avait trouvé tellement invivable la maternité dans une grande ville qu'elle avait fui pour la banlieue. Et je ne m'étais liée d'amitié avec personne au studio de yoga du coin de ma rue, Mommy & Me. Bien qu'aucune d'entre elles ne semblât avoir d'activité professionnelle, les néo-mamans adeptes de la posture du chien tête en bas se dispersaient poliment à peine le cours terminé – sans doute pour aller se cloîtrer dans leurs chez-elles individuels avec leurs bébés rien qu'à elles pour faire leurs trucs rien qu'à elles. Qui donc, me demandais-je souvent, allait m'apprendre à être la maman urbaine d'un bébé urbain ?

*

Née dans le Midwest, j'ai eu une enfance tranquille, plutôt traditionnelle. Avec une bande de mômes du voisinage, nous allions à l'école à pied chaque matin, puis nous jouions à la gamelle et nous musardions dans les jardins des uns et des autres ou dans les bois alentour, sans surveillance, jusqu'en

début de soirée. En grandissant, j'ai aussi gardé des petits, le soir en semaine ou le week-end, un premier boulot qui allait de soi pour une grande sœur déjà aguerrie, un passe-temps très populaire parmi les jeunes filles en phase préreproductrice de notre quartier.

S'il y a une chose à retenir de mon environnement, une chose qui allait m'aider à trouver mes marques, c'est la fascination de ma mère pour l'anthropologie et le domaine émergent qu'était alors la sociobiologie. *Adolescence à Samoa*, de Margaret Mead, figurait parmi ses livres de chevet. L'hypothèse de Mead selon laquelle la conception occidentale de l'enfance et de l'adolescence ne serait pas la seule, ni même la bonne, et que les Samoans s'y prenaient mieux que nous scandalisa tout le pays lorsque le livre parut en 1928, puis derechef lors de sa réédition en 1972. Mead, m'expliqua ma mère, était anthropologue. Elle étudiait les peuples de cultures différentes et apprenait qui ils étaient en vivant parmi eux et en faisant ce qu'ils faisaient à leurs côtés. Puis elle couchait sur le papier ce qu'elle avait constaté. Le métier d'anthropologue paraissait incroyablement exotique, glamour et alléchant vu de mon monde où les mères étaient, pour la plupart, au foyer et les pères médecins ou avocats.

C'était également l'époque de Jane Goodall, une blonde envoûtante qui, avec sa queue-de-cheval, son casque colonial vissé sur la tête et son treillis devint l'incarnation de la primatologie. Goodall, qui observait et protégeait sa portée de chimpanzés en Tanzanie et amena le monde entier à découvrir leur univers par l'entremise du *National Geographic*, avait à mes yeux l'aura d'une véritable rock star. À table, au dîner, nous parlions de la journée qu'avaient passée ma mère, mon père, de ce que mes frères et moi avions fait à l'école... et de Mary Leakey, une mère de trois enfants qui, en découvrant cigare au bec des fossiles dans les gorges d'Olduvai et à

Laetoli, en Tanzanie, avait révolutionné notre conception de la préhistoire humaine.

Lorsque mes jeunes frères se chamaillaient à table, ma mère invoquait les théories de Robert Triver sur l'investissement parental et la rivalité au sein des fratries. Lorsqu'ils étaient sages, elle parlait de sélection de parentèle et d'altruisme. N'était-il pas étrange, estima-t-elle un jour tout haut devant moi – je devais avoir environ dix ans –, de se dire que, si jamais une voiture menaçait de me renverser et qu'elle (ma mère) m'ôtait subitement de sa trajectoire, elle le ferait pour me protéger, certes, mais aussi pour protéger ses propres gènes ?

Cette conception pragmatique (quoiqu'un peu simpliste, datant des années 1975) de la sociologie de la maternité, cette théorie tout à fait novatrice sur les rapports entre parents et enfants éveilla mon intérêt. En parallèle, la bibliothèque de ma mère (où Mead jouxtait les ouvrages de Colin Turnbull sur les Ik d'Ouganda et les Pygmées Mbuti du Zaïre, Betty Friedan, « Le Rapport Hite », *Printemps silencieux* et des piles vertigineuses du *National History Magazine*) a sans doute joué un rôle non négligeable dans mon orientation vers des études d'anthropologie biologique et culturelle centrées sur la condition féminine. J'étais fascinée au plus haut point par les notions de toilette, d'amitié et par les luttes de domination au sein des différentes espèces de babouins. Ou par la bizarrerie de certains mondes à l'intérieur d'autres mondes, comme le microcosme des sororités et des fraternités « grecques » du campus de mon université, dont les semaines d'intégration sont rythmées par des rituels chorégraphiés que les membres respectent à la lettre, étant tous animés par des loyautés et des rivalités acharnées. J'étudiais les singes de l'Ancien Monde et du Nouveau Monde, je comparais les tailles du cerveau d'*Homo habilis* et d'*Homo ergaster*, et j'écrivais sur les similitudes entre les filles qui faisaient partie de sororités et les grands singes.

À vingt ans et quelques, ma soif d'aventure me poussa à m'installer à New York pour y suivre un doctorat en études culturelles et littérature comparée. Manhattan me transforma en profondeur, modifiant mes aspirations (mon doctorat en poche, je décidai que je n'avais plus envie de devenir universitaire, finalement), mon rapport à la mode (l'intérêt que je vouais depuis toujours aux fringues devint une véritable fixation, stimulée que j'étais dans cette ville où les femmes sont superbes et toujours superbement apprêtées) et même mon identité au niveau cellulaire (l'excitation pure provoquée par le fait de vivre dans une grande ville modifia mon taux de cortisol et mon métabolisme, faisant de moi un cliché vivant de la Manhattanite filiforme et insomniaque). Débordant d'énergie, j'écrivais et faisais du suivi éditorial pour des magazines, et je dispensais quelques cours dans ma discipline pour payer mon loyer.

À trente ans bien tassés, ayant repoussé l'échéance du mariage et de la reproduction, comme il est de coutume chez les femmes des métropoles prospères ayant un niveau d'éducation élevé, j'épousai un autochtone plutôt caustique profondément enraciné dans cette ville, sur les plans professionnel et sentimental. Il était né et avait grandi ici, fait aussi exotique à mes yeux que s'il avait été originaire de, mettons, Tahiti. Ou des Samoa. Sa connaissance affûtée de la ville et de son histoire lui donnait un air de Schtroumpf à lunettes tout à fait charmant, et avec lui le moindre coin de rue, bâtiment ou quartier était prétexte à l'anecdote personnelle. Si j'avais quelques réticences quant à l'idée de faire ma vie à New York, il les dissipa d'emblée grâce à son amour pour cette ville. Ses parents, son frère et sa belle-sœur habitaient sur place, et le week-end il avait la garde de ses filles adolescentes, issues de son précédent mariage ; tout cela avait quelque chose de très tentant. Ses proches m'offraient une sorte de famille douillette clés en main, à moi dont la famille était si loin.

De plus, New York présentait l'avantage d'être un des rares endroits où une rédactrice comme moi pouvait prospérer en s'immisçant dans des niches écologiques aussi variées que la publicité, l'édition et l'enseignement. Pullulante et pleine de vie, cette métropole me faisait penser à une forêt tropicale, seul habitat capable de supporter des variations aussi extrêmes entre différentes formes de vie. À un moment, j'ai vécu dans un quartier indien adjacent à un quartier péruvien, avant de m'installer non loin d'une enclave baptisée Little Sweden, la Petite Suède. Mon mari, lui, refusait de déménager, ce qui ne me posait aucun souci. Nous nous sommes établis à Manhattan et, six mois après notre mariage, j'étais enceinte. Pas une seule seconde nous n'avons envisagé de quitter New York. Mon mari y avait grandi, après tout ; quant à moi, je m'étais donné la peine de migrer jusqu'à Manhattan depuis le Michigan, et il m'aurait fallu retraverser la moitié du pays pour rentrer à la maison. Pourquoi ce décor ne conviendrait-il pas à notre progéniture ? Ainsi, notre moment de découverte – « On va avoir un bébé ! » – fut bien plus qu'une simple joie personnelle. Il marqua également le début de quelque chose qui dépassait le cadre de ma petite personne, de mon mariage, de mon environnement socioprofessionnel ou de mon ressenti quant au rôle de mère. Il marqua une transition, même si je n'en pris conscience qu'a posteriori : celle de mon initiation à un monde tout à fait nouveau – la maternité à Manhattan.

*

Ce livre, qui relate mes découvertes à partir du moment où j'ai érigé en expérience académique mon observation de la maternité à Manhattan, dépasse la fiction. C'est le récit, vu de l'intérieur, d'un monde au sein d'un autre monde, d'un

microcosme – et je pèse mes mots. Nous avons emménagé dans l’Upper East Side juste après les attentats du 11 septembre, mus par une envie impérieuse de nous éloigner de cette tragédie et de nous rapprocher de la famille de mon mari. Cette dernière raison nous paraissait cruciale à présent que nous avons un enfant. Nous aspirions, en ces temps où le monde semblait si dangereux et notre île si vulnérable, à nous octroyer à tous trois le confort que procure une bande de parents aimants et soudés. Ça, ce serait du gâteau. Ce qui m’inquiétait davantage, c’étaient les autres mamans, dont il me faudrait apprendre les us et coutumes pour m’intégrer.

Nous avons fini par nous installer sur Park Avenue, au-dessus de la 70^e Rue. Depuis mon camp de base, je suis allée à des sessions Mommy & Me, j’ai inscrit mon fils à des cours de musique très sélects, je me suis crêpé le chignon avec des nounous, j’ai pris des cafés avec d’autres mamans, j’ai passé des « auditions » afin de trouver une école pour mon premier fils, puis pour son petit frère.

Ce faisant, j’ai appris que le monde de la maternité était une autre île au sein de l’île de Manhattan, et que les mères de l’Upper East Side étaient une tribu à part. Elles vivaient dans une sorte de société secrète régie par des règles, des rituels, des uniformes et des modèles migratoires qui m’étaient totalement inconnus, et sous-tendue par des croyances, des ambitions et des pratiques culturelles dont jamais je n’aurais soupçonné l’existence.

Devenir une maman de l’Upper East Side, jour après jour, interaction après interaction, au fil des virées à l’aire de jeux, ne fut pas une mince affaire et c’est avec appréhension que je me suis lancée dans l’aventure. Dans le quartier richissime où nous avons atterri, le statut social primait tout le reste, et les mamans que je croisais, l’air suffisant, tirées à quatre épingles, étaient à des années-lumière de moi et m’intimidaient. Mais,

comme un primate de haut rang et comme les humains partout à travers le monde, j'avais envie de me fondre dans le décor, pour mon propre bien et, plus encore, pour celui de mon fils, puis, ensuite, pour celui de son petit frère.

Mes études de littérature et d'anthropologie m'avaient bien inculqué que, sans le sentiment d'appartenance et sans l'appartenance effective à une communauté, nous, les grands singes, sommes perdus. Si, en littérature et dans la vraie vie, les laissés-pour-compte peuvent faire des anti-héros fort intéressants qu'il nous prend l'envie d'aider, en règle générale, ils sont bien malheureux. D'Ulysse à la Daisy Miller excentrique de Henry James, en passant par Huckleberry Finn, la Hester Prynne de *La Lettre écarlate*, les figures d'Isabel Archer ou de la Lily Bart d'Edith Wharton, ceux que la société laisse sur la touche, les parias, et à plus forte raison ceux de sexe féminin, ne sont pas bien lotis. Sans la protection ni le soutien d'un réseau, ils meurent au sens figuré et parfois au sens propre, non seulement dans les livres mais aussi au sein de la société et du monde sauvage, comme les biologistes de terrain l'ont abondamment démontré dans leurs ouvrages. Et il n'est créature plus exposée au danger qu'une primate femelle avec son nouveau-né tentant de rejoindre un nouveau groupe. D'après les primatologues, les mères chimpanzés qui cherchent à s'intégrer dans un groupe d'inconnus sont très souvent victimes de harcèlement et de violences physiques terribles. Celles-ci sont perpétrées par les femelles déjà établies au sein de la communauté ; il arrive parfois que leurs petits et elles soient tués par ces mêmes pairs auprès desquels elles avaient cherché à s'assimiler.

Bien sûr, personne n'essayait de me sauter à la gorge lorsque je m'évertuais à faire mon trou dans l'Upper East Side – enfin, en tout cas pas au sens propre. Mais réussir à percer et à me faire accepter n'en paraissait pas moins crucial

et même urgent. Qui a envie de rester sur la touche ? Qui n'a pas envie d'avoir quelques amies pour boire un café après avoir déposé les enfants à la crèche ou à l'école ? Qui n'a pas envie que ses enfants aient des copains avec qui jouer le mercredi ou le week-end ? Ma belle-famille et mon mari m'aidèrent tout au long du processus, m'indiquant les bonnes épiceries, m'expliquant les règles byzantines des galas, des bar- et bat-mitzva incroyablement chics, des salons, des syndicats de copropriété, entre autres rites, us et coutumes spécifiques à notre nouveau quartier d'adoption. Mais, pour moi, la culture propre aux mamans de l'Upper East Side constituait un véritable phénomène en soi, et j'allais devoir en résoudre l'énigme toute seule comme une grande, puisque j'étais une maman aspirant à jouer le jeu – et ayant besoin de le faire. Oui, j'avais fait maintes excursions dans ce quartier depuis que j'habitais à New York. Je le savais très lisse, friqué et favorisé. Je savais qu'ici on n'était pas du genre à dissimuler sa richesse. Et que l'uniforme, la philosophie et l'ethos différaient de ceux en vigueur *downtown*, au sud de Manhattan. Si je n'avais pas eu d'enfants, je n'aurais sans doute pas prêté attention à ce monde parallèle où des parents privilégiés élèvent des enfants privilégiés. En revanche, puisque j'étais mère, me familiariser avec cette bulle me semblait plus qu'obligatoire : je me sentais contrainte de la comprendre, de l'infiltrer et de percer ses codes culturels. Apprendre à connaître les mamans qui évoluaient autour de moi, apprendre à faire à leur façon, devenir une maman de l'Upper East Side se révéla un voyage si singulier, si surprenant, que rien de ce que j'avais vécu ou étudié auparavant (ni les rites initiatiques massais consistant à sauter de vache en vache ou à boire du sang, ni les combats à la hache des Yanomanis en Amazonie, ni les cérémonies très ritualisées et dignes de véritables bacchanales observées par les sororités

dans une école de la Big Ten*) n'aurait pu rivaliser avec cette expérience, ni même m'y préparer.

La vie d'un enfant dans l'Upper East Side passe pour exceptionnelle aux yeux du commun des mortels. Elle est jalonnée de chauffeurs, de nounous et de trajets en hélicoptère jusqu'aux Hamptons. De cours de musique (et attention à choisir le bon !) pour bambins de deux ans, de tuteurs qui aident les petits bouts de trois ans à préparer leur examen et leur test d'admission à la maternelle, de consultants en « activités ludiques » pour ceux de quatre ans qui ne savent plus jouer parce qu'ils n'ont pas le temps de s'amuser tant ils doivent suivre de « cours extrascolaires » (français, mandarin, ateliers « Little Learners** », cours de cuisine, leçons de golf, de tennis et de chant) après la maternelle. De conseillers vestimentaires qui aident les mamans à acheter les habits appropriés pour aller déposer puis récupérer les enfants à l'école. De talons aiguilles chancelants, de fourrures J. Mendel et Tom Ford à vous couper le souffle pour parader au pied de toboggans et lors de fêtes d'anniversaire à cinq mille dollars données dans des appartements si spacieux et hauts de plafond qu'on peut y monter des châteaux gonflables – et pas des miniatures.

Si la vie d'un enfant est exceptionnelle ici-bas, celle d'une mère est plus qu'étrange. J'ai appris sur le tas à reconnaître les *must have* qui balisent la vie des femmes privilégiées et parfaites parmi lesquelles je vivais. Comme j'allais le découvrir, elles forgent leur identité via des rites de passage cruels et propres à l'Upper East Side : les entretiens des syndicats de copropriété, les politiques d'éviction appliquées par les écoles ; les cours

* Liste des quatorze universités du Middle West en lice dans quatorze sports différents de la NCAA (National Collegiate Athletic Association). (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

** Concept de centre de loisirs et garderie pour enfants de 0 à 12 ans implantés un peu partout dans le monde anglophone.

de fitness Physique 57 et SoulCycle, auxquels les femmes fortunées, très diplômées, souvent sans emploi que j'en suis venue à envisager comme des geishas de Manhattan, vouent un vrai culte, car ils leur permettent de canaliser toutes leurs ambitions professionnelles en les transférant sur la recherche du corps parfait. Il y a des quêtes obsessionnelles visant à traquer des objets de luxe quasiment introuvables (j'en veux pour preuve la mienne propre, après mon « indigénisation », en vue de me procurer un sac à main Birkin Hermès) et des échanges de renseignements frisant le délit d'initié pour, par exemple, louer sous le manteau les services d'un guide Disney nanti d'un pass pour handicapé faisant office de coupe-file. L'identité d'une maman de l'Upper East Side se tisse aussi à travers les relations tendues et compliquées qu'elle entretient avec les femmes qu'elle emploie pour l'aider à élever ses enfants et à tenir sa (ou ses) maison(s). Découvrir ce qu'était la maternité dans ce quartier, à l'ouest de Lexington Avenue, vivre et apprendre au côté de ces mamans m'a ouvert les portes d'un monde à part entière qui m'a titillée, fascinée, instruite et parfois atterrée.

Les femmes qui m'ont appris à être une maman de l'Upper East Side se montraient parfois impitoyables quand il s'agissait de promouvoir leur progéniture ou leur propre personne. Elles étaient aimantes avec leurs enfants, ça ne faisait aucun doute, mais c'étaient aussi des femmes d'affaires de grand lignage prêtes à tout pour réussir, et donc pour que les leurs réussissent. Par exemple, aucune d'entre elles n'admettrait avoir fait suivre à son enfant de trois ans des cours de préparation à cet examen d'entrée à la maternelle délivré par l'ERB (Educational Records Bureau), pas même à sa meilleure amie. Et pourtant, toutes s'y pliaient, trouvant les tuteurs par bouche à oreille, déboursant parfois jusqu'à plusieurs milliers de dollars à cet effet, mues à parts égales par l'amour, la peur et une ambition

pas larmoyante pour un sou. Et combien faisaient des pieds et des mains pour que leurs enfants jouent avec la « progéniture alpha » des riches et puissants, dans l'espoir de gravir ainsi quelques échelons dans la hiérarchie invisible mais ubiquitaire et solidement ancrée qui régit la vie ici-bas, fuyant comme la peste les enfants issus de parents « de rang inférieur ».

Je constatais avec stupeur que, pour ces femmes de mon entourage, les enfants n'étaient qu'un moyen supplémentaire de « mener grand train », des sortes de babioles de luxe plutôt que des bébés, des êtres à qui il fallait acheter les bons articles, faire prodiguer les conseils de la crème des experts, procurer les meilleurs et les plus sains des aliments, et payer un tuteur pour s'assurer qu'ils seraient admis dans les établissements scolaires les plus prestigieux. Je ne vous cache pas que, parfois, cette aventure suscita chez moi un certain cynisme.

Le revers de la médaille pour ces femmes dévorées d'ambition et débordant d'agressivité, c'est, selon moi, une anxiété incroyable. Devoir faire tout parfaitement, être une mère parfaite, une femme en parfaite forme physique, toujours vêtue de la tenue parfaite, sexy en toutes circonstances semble en stresser plus d'une jusqu'au point de rupture. Pour remédier à cela, elles ont recours à l'alcool, aux médicaments, à des escapades en jet privé avec les copines, direction Las Vegas, Saint-Barth et Paris, à des cours de gym qu'elles consomment de façon compulsive, à un soin tout aussi obsessionnel pour leur santé (le vélo stationnaire, les bouillons d'os et les jus crus, bio, pressés à froid, étaient très en vogue), à des séances de shopping atteignant des sommes astronomiques (ces femmes utilisent couramment le néologisme « prévente » et ne voient rien d'exceptionnel à claquer en un jour dix mille dollars chez Bergdorf Goodman ou Barneys), à des déjeuners brushing ou spa avec leurs copines tout aussi anxieuses, voire parfois avec des « amies » envieuses qui les haïssent en secret.

À l'origine, mon objectif était de m'assimiler tout en restant à bonne distance du stress, de la folie et de la compétitivité inhérents à la culture des mamans de l'Upper East Side. Mon bagage en sciences sociales et en anthropologie, mon expérience de chercheuse m'aideraient, me disais-je, à conserver un certain équilibre mental et un certain ancrage, le temps de nous intégrer, mes enfants et moi, dans un monde qui m'apparaissait souvent inhospitalier. Or, comme nombre d'anthropologues à travers le monde, je finis par « m'indigéniser », terme employé pour décrire ce basculement qui s'opère chez la chercheuse troquant peu à peu l'objectivité contre l'identification à ses sujets d'étude, franchissant ainsi la frontière entre comprendre et carrément « devenir » ceux qu'elle observe. Mes connexions avec mes amies *downtown*, le sud de Manhattan, s'étiolant à mesure que je me consacrais à mon travail, à mon rôle de mère et à cultiver des amitiés *uptown*, le nord de Manhattan, je me mis lentement mais sûrement, sans même m'en rendre compte, à m'habiller et à me comporter de plus en plus comme les femmes parmi lesquelles j'évoluais, et à aligner mes préoccupations sur les leurs. Leur monde m'était à la fois, et à proportions égales, étranger, séduisant et aliénant, mais je sentais avec une intensité étonnante que je devais trouver ma place parmi elles.

Heureusement, je finis par me faire des amies au sein de la tribu très confidentielle des jeunes mamans que je croisais. Nouer et entretenir une amitié profonde et enrichissante n'est pas chose aisée dans un environnement social régi par une hiérarchie très rigide où la lutte pour défendre son pré carré, la compétition, le manque de confiance généralisé et le stress sont de mise. Les rituels, les règles et coutumes de cette tribu m'étaient pour la plupart étrangers, voire me rebutaient. Tout comme l'indifférence et les airs de supériorité auxquels je me suis tout d'abord heurtée. Ces caractéristiques

font de ces femmes des êtres à part, mais j'ai appris qu'elles avaient beaucoup en commun avec toutes les autres mères de New York et du monde entier. Dans l'adversité, il n'est pas rare qu'elles resserrent les liens et s'épaulent les unes les autres par des biais inattendus et extraordinaires. L'impératif universel et vieux comme le monde qui enjoint notre espèce et tant d'autres primates à coopérer nourrit, conditionne et définit les amitiés entre femmes et les codes de la maternité aux quatre coins de la planète. Même dans un environnement aussi lisse, hypercompétitif et ultra-argenté que l'Upper East Side.

Ce qui m'a paru (et me paraît toujours) exceptionnel chez ces amies dont il est question ici, c'est la générosité et la promptitude avec lesquelles elles ont traduit pour moi ce monde dont elles maîtrisaient les codes, l'enthousiasme avec lequel elles m'ont transmis des informations éclairantes à propos de leur univers, le regard ironique qu'elles portaient sur leur existence et celle de leurs congénères. Et leur sens de l'humour. « De toute façon, la fille qui n'a pas capté à quel point nos vies sont ridicules et *too much*, que tout ça est à la fois dingue et risible, je n'ai aucune envie de l'avoir comme amie, vois-tu », me répondit une mère que je venais, en plaisantant mais seulement à moitié, de mettre en garde quant au fait que, une fois mon livre publié, traîner avec moi pourrait lui attirer des ennuis. J'avais peur d'écrire ce livre. Cette femme et d'autres ont dissipé mes craintes en me montrant que même dans les contextes les plus étranges, les plus rebutants, même au sein de mondes qui nous semblent tout à fait singuliers, on trouve toujours une bonne dose de normalité, que même dans des climats en apparence hostiles, inhospitaliers, la chaleur et la gentillesse bien réelles vous offrent toujours de quoi vous réjouir.

Ces années passées à les étudier et à vivre parmi elles en tant que chercheuse en sciences sociales m'auront appris que

les mères de l'Upper East Side souhaitent exactement la même chose à leurs enfants que toute mère partout ailleurs : qu'ils soient en bonne santé et heureux, qu'ils se sentent aimés, qu'ils s'épanouissent, et qu'un jour ils accomplissent quelque chose de bien dans la vie. Mais les similitudes s'arrêtent là. À moins d'avoir grandi à Manhattan – et encore... –, rien de ce qui a trait à la maternité dans ce quartier ne semble naturel. Et, par extension, à moins d'avoir soi-même été élevé par une maman de l'Upper East Side, rien de ce qui a trait à la maternité ici ne semble logique, simple, ou même sensé. Comme je l'ai compris en essayant de nombreux revers, les mères de l'Upper East Side ne viennent pas à la vie lorsque leurs enfants voient le jour. Elles sont fabriquées. Voici le récit de ma fabrication et de ma re-fabrication, qui, à de nombreuses reprises, m'ont plutôt fait l'effet d'une suffocation. Voici l'analyse d'une petite tranche de vie, celle d'une jeune maman sur une île minuscule, doublée d'une réflexion sur les résonances qu'elle pourrait trouver chez toutes les autres.

Retrouvez le catalogue des éditions Globe
sur le site <http://www.editions-globe.com>



Et suivez notre actualité sur Facebook et Twitter

